

XYZ. La revue de la nouvelle

Le cherche-étoiles

Diane-Monique Daviau



Numéro 52, hiver 1997

Étreintes

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4667ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Daviau, D.-M. (1997). Le cherche-étoiles. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (52), 11–18.

Le cherche-étoiles

Diane-Monique Daviau

Maintenant, je peux partir.
Sans aucun regret, partir.
Fuir la lumière crue
beaucoup trop crue
des événements quotidiens.
Aller vers le flou,
le doux,
le fou,
sans permission aucune
et sans bénédiction.

Ne dites pas
que c'est trop tôt.
Je vous le jure :
il y a longtemps déjà
que je n'en peux plus.

(Un homme déjà presque étoile)

Fuyant la lumière criarde, coupante, crue d'un deux cent millionième fait divers, un homme au bout de sa maigre vie lève le bras droit, pointe son index vers un ciel plus gris que bleu, et lorsque le taxi s'arrête, un taxi blanc, l'homme ne cille pas des yeux, ouvre la portière, se glisse à l'intérieur du véhicule, ne regarde pas le chauffeur dans le rétroviseur, ne dit rien.

Il y a une vingtaine de minutes, il a acheté un journal. Quand on lui a tendu la monnaie, au lieu d'allonger le bras et de placer la main droite sous celle du marchand pour que celui-ci puisse y laisser tomber les pièces, l'homme a porté la main à son cœur, baissé la tête. Pendant quelques instants, le journal a

pendu au bout des doigts de son autre main, grand ouvert, puis il a failli lui échapper. L'homme a replié le journal et, les deux mains sur le tas de papier pressé contre sa poitrine, il a tourné le dos au kiosque, aux clients étonnés, au monde tout autour.

Trois coups de klaxon font se renfrogner le chauffeur. Derrière le taxi, on s'énerve. « Décidément, c'est le jour des indécis et des impatientes, soupire-t-il en tournant la tête vers la banquette arrière. Où souhaitez-vous aller, monsieur ? S'il vous plaît, monsieur ? »

Mais l'homme sur le siège arrière est loin de faire partie de la famille des hésitants ou de celle des impatientes, comme le croit le type au volant : il sait depuis longtemps où il veut aller, il n'attendait que le moment propice, et ce moment est venu.

L'homme s'adosse, desserre un peu sa cravate, relève la tête, étire le cou.

— Au ciel, dit-il.

Dans le rétroviseur, regard ahuri. Brusque réveil pour le routinier de la route. Les yeux lui sortent presque de la tête.

Mais bientôt l'homme se reprend.

— On dit « au ciel »... Mais il faut quand même faire un petit détour avant d'y arriver.

— ...

— Je souhaite retourner au néant, monsieur. Tout simplement. Voilà ce que je souhaite. Mais c'est sûrement trop vous demander. Alors, disons que j'aimerais d'abord passer Rue des abricotiers, au 18.

Le taxi démarre. Regards de biais dans le rétroviseur.

— Vous voulez bien prendre le chemin le plus long ?

C'est une immense demande qu'il lui adresse, presque une prière.

Dehors défilent des maisons tassées les unes contre les autres, d'interminables rangées de maisons presque identiques. Quelques commerces. Des maisons, encore.

Zone de 30, le taxi ralentit.

Une école. Des enfants.

Il y a une femme sur un banc. Elle a un petit enfant sur les genoux. L'enfant tient une poupée dans ses bras. Tous trois ont l'air de regarder fixement quelque chose devant leurs yeux. Sur la poitrine de la poupée pend un tout petit porte-bébé duquel dépassent deux, trois boudins blonds. La très petite poupée, à laquelle appartiennent ces boucles blondes et dont on ne voit pas le visage, transporte peut-être, fourré dans la pochette cousue sur la bavette de la salopette dont elle est peut-être vêtue, un minuscule personnage de chiffon : quatre brins de laine jaune en guise de cheveux, deux points de broderie bleus pour signifier les yeux, trois rouges pour la bouche.

Les sourcils de la mère sont froncés, les yeux de l'enfant fixent le vide.

Une autre rangée de maisons.

Devant les maisons, des carrés d'herbe.

Ici et là, des bicyclettes cadencées aux clôtures.

On dirait que toutes les choses sont attachées, reliées les unes aux autres par un fil. Les gens aussi. Un fil, toujours la même chose, exactement.

On tire le fil. On croit qu'au bout se trouve l'amour. On tire le fil. Et c'est la peine qui vient. Si on est attentif à la vie, on le voit. Dans la vie, ça fonctionne comme ça.

On le voit, ça, dans la vie. Même à travers la vitre d'une portière d'auto taxi.

— Quand on me demande de quoi je suis le plus fier, je réponds : « De ne pas avoir fait d'enfants », dit l'homme qui regarde par la fenêtre. D'avoir brisé la chaîne, enfin.

— Quelle chaîne, monsieur ?

— Le fil.

— Le fil ?

— Le cercle, disons. Le cercle.

Coup d'œil inquiet.

— Mais quel cercle, monsieur ?

Le ciel, sur toute la longueur de la rue, laisse soudain tomber des grains de pluie et un peu de gris. Un nuage qui a crevé,

pense l'homme, mon cœur est tellement troué lui aussi. Un petit garçon hurle et trépigne pour ne pas enfilel l'imper dans lequel sa mère tente de le faire entrer de force.

— Le vicieux, dit l'homme. Le terrible cercle vicieux.

— Je ne saisis pas, monsieur.

— Ça ne fait rien... Ça ne fait rien. D'ailleurs, nous y sommes presque... Déjà? Ma foi, c'est un raccourci que vous avez pris...

Un chien grogne quand l'homme referme la portière et traverse la rue, un chien inconnu. La maison, par contre, avec ses escaliers à pic et sa peinture défraîchie, lui est tellement familière qu'à partir d'ici, il pourrait faire tout le chemin les yeux fermés.

Quatre marches, le balcon dont il a un jour léché tout le fer forgé dans l'espoir du baiser d'une petite voisine qui lui avait lancé ce défi, la porte avec sa poignée trop haut placée, placée exprès si haut qu'aucun enfant ne peut l'atteindre et qu'il doit demander la permission pour entrer et sortir. Un carreau fêlé qu'on n'a jamais remplacé parce qu'il n'y avait pas d'homme à la maison pour y voir et qu'avec le temps on s'y est habitué.

N'est-ce qu'anticipation? Avant même d'ouvrir la porte, pendant que la clef tourne, toujours aussi mal, dans le barillet, l'homme est envahi par la senteur qui assiège la maison depuis que la mère est seule, une odeur de soupe aux pois froide dégagée par la mère elle-même depuis qu'elle est seule, une odeur rappelant celle produite par certains aliénés internés qui détiennent et protègent ainsi leur territoire.

Il entre, fait de la lumière.

La maison a toujours été affreusement sombre. Malgré tout, elle n'a jamais voulu la quitter. Même quand elle avait très peur que l'autre ne revienne la battre encore, pour « l'achever », comme il avait dit, elle s'est contentée de faire changer le barillet, pas même la serrure au complet, et elle s'est enfermée là, pleine de fractures, tuméfiée de partout, soulagée d'être enfin

seule, tellement soulagée que cet homme-là ait décidé d'aller vivre pour de bon avec une de ses maîtresses, quelque part près de la mer, très très loin d'eux, loin d'elle mais surtout des enfants, loin à tout jamais, elle en implorait le ciel tous les jours, mais elle n'était pas totalement certaine qu'on l'entendait bien, là-haut, pas tout à fait certaine qu'on l'écoutait attentivement, qu'on comprenait sa supplique. La peur est restée. La mère s'est faite toute petite, a tiré les rideaux, a retenu souvent son souffle et s'est mise à produire cette odeur bizarre qui est un mélange de sueur, de peur et de manque d'amour.

Elle l'attend au fond du couloir étroit et sombre. C'est lundi. Le lundi, il vient l'aider à faire un peu de lessive, à prendre un bain, à préparer des repas qu'ils font ensuite congeler. Elle l'attend, assise sur une chaise droite placée à l'entrée de la cuisine. À l'autre extrémité de la cuisine, une petite télé scintille et lance des reflets bleutés à travers la pièce. Le volume est au minimum. Elle n'écoute jamais vraiment la télé. Elle l'allume pour la présence, tout simplement.

Elle est vieille, maintenant. Vieille et sèche, plissée comme un fruit qu'on pourrait bien jeter. Elle le dit elle-même, elle n'a pas peur des mots, les mots ne font pas mal comme l'amour. « Rider ne fait pas mal », dit-elle.

Chaque fois qu'il vient la voir, il la trouve plus vieillie, plus ratatinée que la dernière fois.

— On ratatine d'heure en heure, a-t-elle dit un soir, c'est vrai, je t'assure, on rapetisse tous les jours...

— *Tous* les jours ?

— Bien sûr, tous les jours...

— De... ? De combien ?

— Un *peu* tous les jours...

— Mais de combien... *environ*... peut-on, chaque jour... ?

Ce jour-là, elle porte l'index à la commissure de ses lèvres pour cacher un sourire qu'elle a du mal à réprimer : « Ne serait-ce que de l'épaisseur d'une hostie », chuchote-t-elle comme si elle

avouait quelque chose de honteux, « on rapetisse, c'est certain ». Il trouve qu'elle a un sens de la dérision somme toute admirable et sourit à ce visage austère que rien n'arrivera jamais à dérider.

Mais aujourd'hui, après les plats mijotés et la lessive, quand, en sortant du bain, il est soudain question de rides, encore une fois, de peau craquelée, de dos courbé, de poitrine flasque et de plis sur le ventre, l'homme n'approuve pas d'un sourire ni même d'un hochement de tête.

Il la regarde brusquement, déplace une chaise de quelques centimètres vers la gauche, laisse échapper un long soupir, pousse la chaise vers la droite.

— Savez-vous pourquoi on ratatine comme ça, maman ? Le savez-vous ?

— Parce que c'est la vie... Parce que c'est comme ça.

— Non, maman. Non. Parce que personne ne nous aime vraiment, parce que personne ne nous prend dans ses bras sans arrière-pensée, parce que jamais un baiser...

— Encore ça ? Un baiser n'a jamais empêché qui que ce soit de mourir.

— C'est vous qui le dites.

— Sois poli, mon garçon.

— Je suis poli, je l'ai toujours été, toute ma vie.

— Eh bien ! continue, tu n'es pas encore mort, que je sache.

Il marche vers le rhéostat, baisse un peu la lumière.

Il attend, dirait-on. Il reste ainsi quelques instants, appuyé contre le mur, pris par ses pensées.

— Bon, maman, dit-il d'une voix un peu plus douce, je vais vous laisser, maintenant.

— Tu pars déjà ? Tu pourrais rester encore un peu...

— Oui. Je pourrais. Mais on ferait quoi ? On se dirait quoi de plus ? Vous allez me prendre dans vos bras et me dire que vous m'aimez ?

— Mais cesse donc avec ça, ça fait mille fois, mille fois ! C'est rien que du sentiment, ça. Toujours la même chose. Je t'ai

mis au monde, non ? Je t'ai nourri, oui ou non ? Je t'ai lavé, je t'ai habillé, je t'ai protégé même quand j'avais peur moi-même, c'est pas assez ? C'est pas assez ?

Il caresse la roulette du rhéostat, en fait le tour avec son index, la fait tourner vers la gauche.

— Vous n'avez plus à craindre quoi que ce soit, maman. Je voulais vous le dire en arrivant...

Il fouille dans la poche intérieure de son veston, déplie une page de journal et la dépose sur la table.

— Vous n'avez plus à vous inquiéter.

Elle prend la feuille dans ses mains. Pâlit aussitôt. Son doigt suit la colonne, y trouve le nom du père de ses enfants, le nom de l'homme qu'elle a eu l'imprudence d'aimer cinquante ans plus tôt.

D'un petit coup sec avec son doigt, il fait tourner la roulette vers la droite, jusqu'au bout.

— Il est mort hier.

Elle le regarde.

— Tous les matins, je me suis demandé si ce jour-là allait arriver.

Elle le regarde fixement.

— Ça y est, maintenant, c'est fait.

Il s'approche d'elle, fait un geste en direction des fenêtres.

— Ouvrez les stores, maman, allumez les lampes, dites-le à mes sœurs, vous n'avez plus à avoir peur.

Elle se tait.

Il s'avance, se penche vers son visage, et quand il va poser les lèvres sur sa joue, elle recule et dit : « Laisse faire les cajoleries. C'est rien que du sentiment, ça. Tu cherches encore des étoiles, mon garçon. »

Il s'en va. Elle le suit jusqu'à la porte.

— Je m'en vais.

Elle se tait.

— Je vous aime quand même.

— Je le sais, dit-elle en lui tapotant le bras. Tu me l'as déjà dit.

Il rentre chez lui par le chemin le plus court et se prépare un petit cocktail, une mixture secrète qu'il avale à grands traits, comme un assoiffé.

Il s'étend sur son lit. Bientôt ses yeux se ferment tout seuls.

Un vertige l'étreint.

Ses lèvres s'entrouvrent. Il sourit presque. Son visage est comme illuminé de l'intérieur.

Dans sa tête, de minuscules fragments de verre scintillent.